

## One woman show

Du rire et des larmes  
avec Brigitte Rosset

En tournée romande — 39

## Santé des femmes

Des tabous persistent  
autour de l'IVG

Témoignages — 40-41



Dimitri Kanel



## Ce qu'une expo Banksy ne dit pas de Banksy

**Street art** — Lausanne attend les foules avec une expo non autorisée par l'artiste, qui se révèle plus complexe qu'il n'y paraît. Portrait.

**Florence Millioud**

Des originaux de Banksy... même parmi les fans du plus cachottier des street artistes, combien peuvent dire en avoir vu un certain nombre in situ? On pense au «Lanceur de fleurs» à Bethléem, au «Rat d'Alcatraz» ou encore aux «Kissing Coppers» de Brighton, le très subversif patin de deux flics. Mais plus on s'intéresse à lui, plus on se rend compte de l'abondance d'œuvres, derrière les plus célèbres.

C'est dire si le Britannique — rare concession au mystère qui entoure son identité avec les quelque 50 ans qu'il doit avoir au compteur — n'a pas accroché sa légende à l'authenticité de l'œuvre. Mais à l'image qui fait le

Suite en page — 36



Pendant l'été 2024, Banksy a lâché plusieurs animaux dans les rues de Londres, comme ici sur une maison de Chelsea. IMAGO/Newscom World

# Brigitte Rosset déclare son amour à la famille qui l'a façonnée

**Spectacle** Dans son nouveau spectacle en scène, l'humoriste évoque ses souvenirs. Et fait rire autant qu'elle émeut.



Brigitte Rosset sera en tournée romande jusqu'en septembre 2025. Dimitri Känel

## Stéphanie Arboit

Un spectacle d'humour, lorsqu'il est réussi, fait rire. Plus rarement, il émeut aux larmes. C'est la cerise sur le gâteau qui attend nombre de celles et ceux qui assistent à «Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon», le nouveau spectacle en scène de Brigitte Rosset, créé et joué (à guichets fermés) au Théâtre des Osses jusqu'à ce dimanche, avant une tournée romande.

Mais le rire domine, comme lorsqu'elle s'imite, jeune, chantant dans un chœur, ou se rappelle les difficultés qu'elle avait, enfant, à aller aux toilettes encombrées de la combinaison de ski, alors qu'au sol gît «le pipi de neige». Puis l'émotion étire par surprise. Par exemple, lorsque Brigitte Rosset fait écouter la voix enregistrée sur répondeur de sa grand-mère paternelle.

La femme qui parle est décédée. Mais l'amour incondition-

nel porté à sa petite-fille semble, lui, toujours bien vivant. «Des gens éclatent en sanglots à ce moment-là. Ça prend aux tripes comme un tableau. Ma grand-maman est une œuvre d'art, s'amuse Brigitte Rosset. Pourquoi les gens sont-ils aussi émus? J'aimerais bien qu'un psychiatre mette son nez dans ce spectacle pour l'expliquer! En tout cas, cela me touche que les gens soient touchés. Je suis aussi rassurée, car au départ, je me demandais en quoi mes parents et grands-parents allaient intéresser les autres. Pourtant, non seulement les spectateurs rient à mes bêtises, mais cela percuté leurs propres souvenirs.»

La portée universelle se dessine dans la transmission, dans la façon dont Brigitte Rosset, pas moins qu'un autre, apparaît en grande partie construite par la somme des apports de sa famille. Son sens de l'observation semble hérité de son grand-père paternel, passionné par les

plantes. Son don d'humoriste paraît s'être construit au contact de sa mère fantasque, Catherine. Laquelle n'avait pas peur d'amener deux de ses filles, la petite Brigitte, 4 ans, et Bérangère, 6 ans, sur le quai de la gare de Genève pour leur trouver une brave dame susceptible de leur rappeler de descendre du train à Gland, où vivaient les grands-parents. Cette même mère, intrépide, qui, à 60 ans passés, les emmena faire du rafting au Zimbabwe. En cas de pépin, «on s'en fout, on a la Rega!» la cite Brigitte Rosset sur scène. Et en plaisante: «Elle naîtrait aujourd'hui, on la mettrait direct sous Ritaline!»

### «Socle de confiance»

Une mère tout en contrastes, car Catherine était issue de la bourgeoisie genevoise, portait un collier Gilbert Albert acheté «aux enchères, pas cher» et insistait pour que ses filles saluent poliment d'une petite révérence et

d'une main surtout «pas molle», et n'oublie pas d'utiliser les couteaux à poisson!

Le grand-père paternel emmenait Brigitte à l'opéra, où il lui réservait des délices au jambon pour l'issue de la représentation. «Un retraité est venu me dire qu'il était jaloux et qu'il allait désormais emmener ses petits-enfants à l'opéra, pour qu'ils se souviennent de lui comme ça une fois qu'il serait mort», raconte-t-elle. Qui constate: «Je suis façonnée par ces apports merveilleux des gens autour de moi et par ma position dans ma fratrie. D'une tradition bourgeoise du côté de ma mère, mais où la femme doit quand même trimer et travailler, et du côté démerde du côté de mon père, où mes grands-parents avaient fait failite. Ils tenaient le magasin de fleurs à l'entrée du cimetière de Saint-Georges, mais ma grand-mère pleurait à tous les enterrements et leur offrait les bouquets! J'ai reçu un socle d'amour

inconditionnel et de confiance.»

Pareil tiraillement pourrait se ressentir, entre larmes et explosions de rires. Mais Brigitte Rosset maîtrise l'équilibre. Comment? «Vis-à-vis du public, en variant les thématiques. Et pour moi, j'étais très émue lors des premières répétitions. Mais les gens ne viennent pas me voir pleurer! C'est mon métier, donc je dois me maîtriser, tout en me laissant traverser par les émotions, car elles rendent l'art vivant. J'ai abordé intellectuellement ce texte comme si je jouais un personnage dans une pièce, où je mets de moi, mais que je tiens aussi à distance. À la fin, je ne peux m'empêcher d'être émue. Je craignais que les gens soient désarçonnés, mais un couple qui me suit depuis très longtemps m'a dit que c'était mon plus beau spectacle.»

Deux petits bémols: le sabir incompréhensible de l'ouvrier savoyard ressort de gags un peu datés. Et l'humour de répétition est un peu lourd au tout début

du spectacle, lorsqu'elle salue en serrant les mains des spectateurs du premier rang. Au téléphone, Brigitte Rosset s'explique: «C'est pour se dire bonjour pour de vrai, en se regardant dans les yeux, puisqu'on va tellement être ensemble dans ce spectacle!»

Dans cette intimité, son père est quasi absent, parti de la maison alors que Brigitte avait 14 ans et décédé quand elle en avait 25. Seuls restent le sous-entendu qu'il vivait avec un homme et une remarque dans un bulletin scolaire. La maîtresse avait écrit: «Brigitte me ravit.» Son père avait ajouté: «Moi aussi.» Pour l'humanité qu'elle nous donne à voir, on serait tentés d'ajouter: «Nous aussi.»

«Merci pour le couteau à poisson, les conversations et les délices au jambon», en tournée romande jusqu'au 18 septembre. Programme sur [www.brigitterosset.ch](http://www.brigitterosset.ch)

En crise, l'Amérique? Déchirée, à tout le moins. Un état de désunion dont témoignent nombre de fictions actuelles – traductions plus ou moins subtiles des tensions, des traumatismes post-11-Septembre, des peurs, de la paranoïa et du conspirationnisme qui consomment le pays. Ainsi «Paradise», sur Disney+ et «Prime Target» sur Apple-Canal+. Ou «Zero Day», numéro un sur Netflix, dès sa mise en ligne.

Portée par un Robert De Niro royal marquant ici une entrée fracassante dans le monde des séries, l'intrigue commence par une cyberattaque qui paralyse l'entier des États-Unis, provoque la mort de plus de 3000 personnes et sème la terreur. Pour

tenter de comprendre ce qu'il s'est passé, trouver les coupables et éviter une récurrence, la présidente, magnifique Angela Bassett, fait appel à son prédécesseur, le très respecté George Mullen (De Niro), qu'elle place à la tête d'une commission spéciale aux pouvoirs quasi illimités.

On le voit venir gros comme une... Maison-Blanche, Mullen, malgré des troubles psy et cognitifs non expliqués (syndrome

## «Zero Day», panique à la Maison-Blanche

**Série Netflix** Un ancien président des États-Unis, superbement incarné par Robert De Niro, tente de déjouer un complot terroriste.



Quand une cyberattaque menace l'Amérique, l'ex-président George Mullen (Robert De Niro) est appelé à la rescousse. Jojo Whilden/Netflix

post-traumatique, empoisonnement, arme neurologique ou début d'Alzheimer?) va aller grailer là où ça fait mal. Et mettre au jour des magouilles politico-financières pas jolies jolies qui se jouent au sommet de l'État. Un axe scénaristique qui ne manque évidemment pas de sel, sachant à quelle sauce De Niro assaisonne publiquement et régulièrement Donald Trump...

Comme le firent en leur temps «Les hommes du président»,

«Les trois jours du Condor» ou, plus récemment, «24 heures chrono» et «Homeland», ce thriller sombre et désabusé questionne les institutions. Et surligne, parfois lourdement, les démons intérieurs qui menacent la démocratie. Entre dilemmes éthiques, libertés et droits individuels bafoués, manipulations étatico-médiatiques, fake news ou polarisation, le scénario concocté par Noah Oppenheim (ex-président de NBC News) et Michael Schmidt (ancien correspondant du «New York Times» à Washington et lauréat du Prix Pulitzer) n'est pas des plus réjouissants. Mais au moins n'a-t-il pas (encore?) été censuré...

Saskia Galitch